

Changarnier un témoignage solennel de la sympathie de l'Assemblée.

M. Vint M. Dufauré dont la parole incisive et mordante et l'argumentation vigoureuse étreignait le cabinet et l'enlaga dans des cercles de fer, tandis que chaque mot le traversait de part en part comme la lame d'une dague.

M. Rouher éleva la voix en faveur du ministère et ne donna que des explications incomplètes. Enfin, M. de Rémusat demanda qu'une commission fut nommée dans les bureaux pour aviser aux résolutions que pourraient commander les circonstances. Toute la majorité, sauf quelques élyséens et la plus grande partie de la montagne, se leva pour déclarer l'urgence de cette mesure.

Que sortira-t-il de tout cela pour la France? Nous l'ignorons. L'avenir est entre les mains de la Providence.

#### COMPOSITION DU NOUVEAU MINISTÈRE.

« Les démissions de MM. Baroche, Fould, Rouher et Parny n'ayant pas été acceptées, le Ministère se trouve ainsi composé :

M. Bouher, garde sceaux, ministre de la justice ;

M. Drouin de Lhuys, ministre des affaires étrangères ;

M. le général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, ministre de la guerre ;

M. Théodore Ducos, ministre de la marine et des colonies ;

M. Baroche, ministre de l'intérieur ;

M. Magne, ministre des travaux publics ;

M. Bonjean, ministre de l'agriculture et du commerce ;

M. de Parieu, ministre de l'instruction publique ;

M. Achille Fould, ministre des finances. »

#### Une lecture sur les Jésuites.

Le ministre ou pasteur dissident J. F. Berg, homme, à ce qu'il paraît, fort lettré ou du moins, passant pour l'être, a consacré, il n'y a pas longtemps, aux Jésuites, toute une longue dissertation devant le public de Philadelphie. La lecture a passé, mais l'impression en a été si vivement conservée la substance sous la forme d'une brochure actuellement en vente à la boutique de B. Cosgrove libraire de Toronto. Le *Toronto Globe*, enchanté de la nouvelle, la publie avec le commentaire de sa façon que l'on va lire sur la beauté de l'édifice pyramidal érigé par le ministre Berg en haine des Jésuites.

« Le Rév. Docteur, dit-il, profondément pénétré de la conviction que le Jésuitisme emploie tous ses artifices pour se mettre dans les bonnes grâces du peuple d'Amérique, que pour des fins de suprématie Papale, et dans la croyance que les prédilections religieuses de toute l'Amérique ayant des serviteurs catholiques romains, sont toutes connues des Prêtres, presse ses compatriotes à résister aux efforts que l'on tente pour saper le Protestantisme, au moyen de la plus légère adhésion à un système qui proclame la doctrine suivante :

« La fin justifie les moyens selon le programme admis du despotisme. Si l'on parvient à ses fins par des moyens honnêtes, tout est au mieux ; si les moyens violents sont nécessaires, ce sera encore bel et bon. Jurer se parjurer sur le vrai, est la devise pratique des Jésuites. »

« Le docteur donne une esquisse de Loyola, son début et ses progrès, et quelques particularités au sujet de la Société ou de l'Ordre qu'il fonda. Comme les Statuts de l'Ordre n'ont jamais été en aucune manière mis au jour, bien qu'ils aient été réclamés par les Cours de Justice, c'est pour cette raison qu'il ne s'attache seulement qu'à l'application pratique du système. Il en voit assez dans l'iniquité fiévreuse de la Société aux États-Unis, pour se convaincre que le Jésuitisme qui toujours travaille dans l'ombre, est activement à l'œuvre. Elle s'est jusqu'à présent ingérée dans la politique de tous les États qui lui ont accordé un refuge, et son histoire montre :

« La subversion et l'anéantissement de la liberté, et l'exaltation de la cruauté la plus épouvantable qui ait en aucun temps fait gémir le monde. » Si nous ne nous ressentons pas du mouvement du Jésuitisme dans notre propre pays, pourquoi se sont-ils mêlés, il y a six ans, de notre système d'écoles publiques, lorsqu'ils entreprirent d'arracher la Bible des mains de nos petits enfants ? Qui engendra cette attaque ? Ne représentent-ils pas cette fraternité qui les signala dans notre ville par une brulade de deux cents copies des Écritures dans un feu-de-foie public ? Ces mêmes prédicateurs n'ont-ils pas demandé à nos guides de soumettre à leur examen chaque livre d'histoire destiné à l'Ecole, afin que rien de ce qui peut les offenser dans l'histoire ne restât dans les sentiers ? Ne vous m'prenez pas sur ce que je vous dis ; ils n'ont aucune objection aux écoles publiques, pourvu seulement que le contrôle en soit dévolu à leurs pieuses mains. »

« Le Docteur s'efforce de prouver que tout le bruit relatif à la désunion entre le Nord et le Sud a été l'œuvre de partie jésuite ; mais il croit sincèrement que le dessein qu'ils ont formé de régir les destinées de l'Amérique, ne sera jamais effectué. »

« Combien de fois cette maxime calomnieuse la fin justifie les moyens etc. » n'a-t-elle pas été démentie et réfutée ? Combien de fois

Berg ne fera plus un reproche à leur fraternité de ce qu'ils répudient des éditions falsifiées de la Bible ; il n'aura plus seulement de prétexte pour cette proscription toute fraternelle qu'il se permet d'exercer à leur égard en voulant leur interdire l'exercice du ministère catholique dans la république libre des États-Unis.

N'est-ce pas un malheur pour M. Berg que son amour de la tolérance religieuse ait pu lui faire croire qu'il est raisonnable d'en excepter les Jésuites ?

Les Statuts de l'Ordre n'ont jamais vu le jour, dit M. Berg, et, par conséquent, il n'en parle pas. Toutefois il se trompe : ces Statuts sont depuis longtemps chose publique ; il suffirait à M. Berg, de s'adresser au libraire Poussielgue-Rusand, rue Hauteville, N° 9, Paris, pour dissiper tous ses doutes à cet égard. C'en est assez sur cette preuve d'ignorance de la part du grand Docteur de Philadelphie. Nous l'invitons seulement à regarder au recueil des statuts réglementaires des Jésuites et d'y montrer à ses admirateurs le passage qui, selon lui, autorise les belles maximes qu'il se plaît à mettre sur leur compte. Ce serait du moins un acte de bonne foi, celui-là !

Au reste, puisqu'il s'agit des Jésuites de ce continent, il n'y a pas grand mal à voir dans ce que leur attribue M. Berg. Il s'agit, pensons-nous, de prosélytisme religieux ; or, rien ne démontre que les Jésuites aient cherché à nuire à M. Berg sur la manière dont il veut exercer le sien. Il paraît bien plutôt que ses prédications ont eu comparativement peu de succès, et qu'ainsi il doit être juste de ravir aux propagateurs du catholicisme cette liberté religieuse et civile que chacun, à ce qu'il paraît, dans les rangs de M. Berg ne réclame que pour soi-même. Est-ce là la seule fraternité à l'usage de M. Berg et consorts ?

Le Rév. M. Berg viendra facilement à bout de sa thèse en persistant à ne voir qu'un seul côté des hommes et des choses. Le *Toronto Globe*, qui, lorsqu'il lui arrive de parler religion, imite parfaitement M. Berg, se piquera peut-être de justifier son Docteur. Nous lui conseillons de l'entreprendre si nous n'édifions sûrs d'avance qu'il n'en ferait que redire sans les prouver, les insinuations de M. Berg ou autres semblables que l'on prend volontiers pour des vérités lorsqu'elles sont inspirées par ce fanatisme farouche qui, selon l'expression d'un ministre Baptiste d'Angleterre, que nous aurons à citer dans notre prochain numéro, est un des grands maux de la civilisation moderne. Nous y reviendrons.

#### Les nations Sauvages du Canada.

Nous devons l'article qui suit à la plume à la fois simple et élégante d'un ami de notre journal. Puissions-nous être souvent favorisés d'une aussi précieuse collaboration à notre laborieuse tâche :

Les nations Sauvages qui habitent aujourd'hui le Canada, sont toujours, malgré le triste état où elles se trouvent réduites depuis bien des années, un sujet de juste curiosité pour l'étranger qui vient aborder à nos rivages. Il ne reste presque rien autre chose que leur nom pour refléter un passé qui ne fut pas sans puissance et sans gloire. C'est un souvenir effacé même dans leur esprit et qui n'est plus que du domaine de l'histoire. En l'étudiant, on éprouve toujours le regret qu'elles n'aient conservé ni monuments ni traditions, pour remonter jusqu'au delà de l'époque où apparurent les Européens au milieu d'elles : ce n'est qu'avec peine qu'on remonte les âges, on peut suivre quelques unes des phases par où ces peuples ont passé, avant d'arriver à l'état où ils sont.

Ils ont été presque tous nombreux, et formidables à leurs voisins. La division des intérêts, l'amour de la gloire, ou un insatiable besoin de vengeance faisaient naître chez eux, plus facilement encore que chez les nations civilisées, des guerres cruelles et sanglantes, entreprendre des conquêtes, même lointaines, et détruire des peuples entiers pour se délivrer de ses rivaux.

Les Européens, en venant pour leur commerce, s'établir sur ce sol nouveau, eurent à traiter d'égal à égal avec ceux qui y régnaient en maîtres, et plus d'une fois ces colons téméraires auraient pu être écrasés sans peine, s'ils n'avaient pas été assez habiles pour leur laisser ignorer le secret de leur faiblesse.

Les Sauvages du Canada se divisent en 2 classes ; les uns à demeures fixes et stables, ont des villages réguliers au milieu même de la population d'origine Européenne. Les autres, peuples nomades comme l'Arabe du désert, restent toute leur vie sous de légères cabanes d'écorce, qu'ils transportent partout où ils espèrent trouver plus de ressource pour la chasse, la pêche, ou pour leur petit commerce de pelletteries.

Les premiers comptent dans le Bas-Canada quatre villages principaux dont la fondation se rattache à quelque époque mémorable de notre histoire.

Le premier est celui des Hurons à Lorette, près de Québec. Il renferme les restes d'une nation justement célèbre dans nos annales par ses guerres et ses infortunes, par les beaux travaux que sa conversion demanda, et par le sang qu'elle répandit dans ses int. Plus le sang de ses apôtres. Cette tribu jadis puissante de ses apôtres. Cette tribu jadis puissante, et la plus fidèle alliée des Français, habitait sur la côte orientale du lac Huron, la

rité pour la vie, ils y trouvaient ce qui était le plus grand objet de leurs desirs, tous les secours religieux que réclamait leur enfance dans la foi. C'est surtout au milieu de cette nation, dans ses jours de prospérité comme dans ses jours d'épreuve, que l'on vit se développer dans tout son jour le véritable portrait du Missionnaire Catholique, et cette abnégation rare et sublime, devant laquelle, dit McKim, « l'on peut se prosterner sans crainte de leur susciter des imitateurs nombreux. »

Le deuxième est celui des Iroquois du Sault St. Louis, près de Montréal. C'est aujourd'hui le village Sauvage le plus peuplé et le plus florissant. Les Jésuites l'avaient fondé, il y a près de deux siècles, en attirant dans la colonie les plus fervents des néophytes qui se formaient chez les nations Iroquoises, mais qui avaient tout à craindre pour leur foi, au milieu de leurs parents et de leurs compatriotes restés païens. Ce joli village avec sa nouvelle église, les restes du fort bastionné que les Français avaient construit pour mettre à l'abri ses habitants, et surtout sa position pittoresque sur les bords du grand fleuve, au fond du lac St. Louis, et à la tête des célèbres rapides du même nom, attire avec raison l'attention des voyageurs. C'est là qu'on conserve encore les restes précieux de la célèbre vierge Iroquoise Catherine Tegakoutia. Les PP. Jésuites Charlevoix et Lafiteau ont habité sous l'humble toit qui sert encore d'asile au Missionnaire du lieu, et on cite là quelques unes de ces pages que Chateaubriand trouvait « quelquefois sublimes, et souvent admirables pour leur simplicité. » (*Genie du Christianisme*.)

Le troisième formé par les deux généreux et le zèle actifs des Sulpiciens de Montréal, se compose d'Iroquois, d'Algonquins et de Nipissings. Après avoir habité près de la ville au pied de la montagne, on jugea bientôt nécessaire de les éloigner davantage du contact avec les colons Français. Leurs protecteurs et leurs pères leur donnèrent la charmante position qu'ils occupent aujourd'hui, au fond du lac des Deux Montagnes. Le Fort Français avec ses bastions était resté intact jusqu'à ces dernières années. On conserve dans la sacristie une belle et riche bannière en soie habilement brodée par les dames de Montréal au commencement du siècle dernier, à l'occasion d'un célèbre traité de paix entre les Nations Iroquoises et le gouvernement Français.

Le quatrième à St. François de Sales, sur le lac St. Pierre, se compose des Abénakis qui, par attachement pour les Français et leur religion, avaient préféré s'éloigner de la Colonie de la Nouvelle Angleterre près de laquelle ils habitaient.

Le cinquième, le village Iroquois de St. François Régis, ne fut d'abord qu'une colonie de quelques-uns des habitants du Sault St. Louis.

Dans le Haut-Canada, on ne peut guères compter comme villages réguliers que celui des Iroquois de la Baie de Quinté, près de Kingston, celui des Santeux de Port Sarnia, sur la Rivière St. Claire, ceux des Ottawas de l'île Manitouline, et ceux des différentes tribus Iroquoises qui vivent encore assez nombreuses sur la Grande Rivière, près de Toronto.

Les autres Sauvages, presque tous d'origine Algonquienne, sont errants et vagabonds dans les immenses forêts qui sont au-delà des terres occupées par les colons d'origine Européenne. La chasse et la pêche sont encore toujours leur principale occupation, et sont leur seule ressource. Ils viennent à certaines époques échanger leurs pelletteries contre des munitions et des vêtements que leur distribuent les Agents de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est à ses nombreux comptoirs, échelonnés sur toute la surface de ces immenses solitudes, que le Missionnaire catholique peut les rencontrer facilement, et c'est ce qui donne lieu, chaque année, à ces courses lointaines, et à ces voyages périlleux à l'aide desquels la foi peut toujours se conserver et s'étendre, même au milieu de ces tribus errantes. On voit, chaque jour, ces peuples ou s'éloigner ou dépeupler. La maladie et la famine en déciment un grand nombre, chaque année. Le développement toujours croissant de la civilisation fait reculer sans cesse les limites des contrées favorables à leur chose.

Tous ces Sauvages se distinguent encore de la population d'origine Européenne, par leur langue, leur costume, leurs usages domestiques et sociaux, plus encore que par le teint bâlé de leur visage et la saillie des pommettes le leur joues.

Langues. — L'Iroquois et l'Algonquin, avec ses nombreux dérivés, se parlent encore dans ces différentes tribus ; mais privés des ressources qui mettent à l'abri des changements qu'éprouvent à la longue tous les ouvrages des hommes, les Sauvages, sans s'en apercevoir, laissent subir à leur langue des altérations continuelles, et les écrits des anciens Missionnaires sont aujourd'hui un énigme pour eux. Espérons que la langue Iroquoise du moins, depuis les immenses travaux linguistiques du digne Missionnaire du Sault St. Louis, M. Marcoux (1) ne deviendra plus aussi facilement et se conservera pure et entière.

Costume. — Les hommes, surtout ceux qui vivent au milieu de la population Franco-Américaine, ont adopté le costume Européen, mais les couleurs brillantes et les ornements bizarres ont toujours quelques charmes pour leurs yeux grossiers. Les femmes ont conservé les formes primitives, et tout ce que l'art

légua à ces contrées par ceux qui vinrent porter l'Evangile, et qui l'arrosèrent de leur sueur et de leur sang.

Dans le Haut-Canada, on voit de petits villages de Sauvages méthodistes à la Baie de Quinté, à Port-Sarnia, dans l'île Manitouline, et sur la Grande Rivière. Mais le plus grand nombre des autres Sauvages et surtout parmi les tribus errantes, sont encore au milieu des ténèbres du paganisme. Les Missions des PP. Oblats à la Baie d'Hudson et dans ses parages, — celles des Jésuites sur le lac Huron et le lac Supérieur, en ramènent, tous les ans un grand nombre dans les liens de l'Église.

Habitudes sociales et domestiques. — Elles dépendent de leur position. Dans les villages ils conservent toujours, tant pour les heures que pour la nature de leur repas, cette irrégularité, fruit de leur insouciance, qui ne se règle guère que sur la loi des besoins. Le luxe jusques dans leur ameublement ne leur est pas étranger ; mais il contraste quelquefois étrangement avec la malpropreté traditionnelle, dont ils s'inquiètent peu.

Les travaux d'adresse et d'industrie des femmes sont toujours un des grands objets de curiosité pour les étrangers, et un des grands articles de leur commerce. Les hommes s'adonnent un peu à la culture, mais plus par nécessité que par goût ou par cupidité, et leur agriculture, malgré le tableau d'activité et d'amélioration qu'ils ont tous les jours sous les yeux, reste pour ses procédés et ses progrès dans un état de véritable enfance.

Les lois du pays les régissent comme les autres habitants, mais on les laisse cependant pour les affaires d'intérêt local et pour leurs rapports mutuels, sous l'administration de leurs chefs ou de leurs assemblées.

Les Sauvages qui vivent dans l'état nomade jouissent nécessairement d'une bien plus grande indépendance. Aucune autorité n'exerce sur eux d'empire, et souvent les plus grands crimes y peuvent rester impunis.

Ajoutons, en finissant ce tableau, que tout l'intérêt attaché à ce nom de nations Sauvages, va s'affaiblissant peu à peu, chaque jour. Il participe à la condition où elles se trouvent. On les voit, en effet, disparaître par degrés et perdre successivement tout ce qui les maintenait au rang de peuple, leur indépendance, leurs lois, leurs langues et leurs usages.

Au milieu des populations d'origine Européenne, ils semblent ne pouvoir trouver assez de sève dans le sol pour se conserver et grandir. C'est un arbre privé du suc nourricier. Ses feuilles desséchées se détachent les unes après les autres, sans qu'il puisse espérer un nouveau printemps pour lui rendre la fraîcheur de ses jeunes années.

#### Opinion Publique.

##### APPROBATION DES JUGES.

Dimanche, le 2 Février 1851, après la messe, les habitants de la Paroisse St. François de Sales, les Jésuites, s'étant rassemblés chez M. Beauchamps (voisin de l'Eglise) sous la présidence de M. J. B. Cusson assisté de M. L. D. Masson, comme secrétaire.

Il fut résolu à l'unanimité :

Que cette assemblée s'empresse de concourir à l'opinion manifestée par les habitants de Terrebonne dans leur assemblée du 26 janvier dernier par laquelle ils ont approuvé hautement l'indépendance des Juges, leur amour du pays, nommément de la classe agricole, dans la réduction du tarif des frais de Justice qu'ils viennent de faire sans l'opération de la loi, en faisant disparaître le lourd fardeau qui pesait sur le peuple, avec le système ruineux d'honoraires accordés aux Avocats, Greffiers etc., etc.

J.B.T. CUSSON, Président

L. D. MASSON, Secrétaire.

(Outre que le système d'honoraires n'est point aboli, il est à noter que les auteurs des résolutions ci-dessus se méprennent sur le fond même de la difficulté entre les Juges et le barreau de Québec, puisque la réduction du tarif n'en a pas été la cause. En se référant aux rapports étendus qui ont été publiés sur l'origine et les circonstances de ce différend, on peut de suite reconnaître le faux point de départ adopté par l'Assemblée de St. François de Sales. En affaires publiques, on doit reconnaître que de pareilles inexactitudes ont une grande importance.)

#### EXTRAITS DE JOURNAUX.

On lit dans la *Gazette des Tribunaux* (France) :

Un double assassinat a été commis dans la soirée du 31 décembre, sur la personne de deux vieilles dames qui habitaient en commun un appartement situé rue Bourbon-le-Château, 4, faubourg Saint-Germain. L'une des deux victimes de cet horrible attentat, la demoiselle Lebel, âgée de soixante-quatorze ans, a succombé sous la main du meurtrier ; l'autre, la dame Ribault, âgée de soixante ans, a miraculeusement survécu, et les renseignements qu'elle a encore eu, malgré la gravité de son état, la force de donner au commissaire de police, accouru en hâte sur le théâtre du crime, ont permis de découvrir la trace de l'assassin, qui a été arrêté aujourd'hui.

La dame Ribault, âgée aujourd'hui de soixante ans, s'est depuis un temps déjà éloignée, consacrée à la culture des lettres, et a publié, tant sous son personnel que sous le voile transparent du pseudonyme, plusieurs ouvrages de morale et d'éducation, qui ont obtenu un succès honorable et mérité. En dernier lieu, toutefois, elle avait renoncé à

Déjà, à six ou neuf mois de distance, cette emphyse avait eu à remplir une mission semblable, et, à cette occasion, une discussion assez vive avait eu lieu entre lui et la dame Ribault, qui prétendait que, sur la somme qu'il lui remettait, il commettait, à son avantage à lui, une erreur de 5 fr. Quoi qu'il en soit, cet individu, après avoir fait d'autres courses, se rendit rue Bourbon-le-Château, 4, au domicile de cette dame, et il arriva vers cinq heures du soir.

Bien que demeurant dans le même appartement que la demoiselle Lebel, la dame Ribault, qui avait son logement séparé, s'y trouvait seule quand l'employé du journal arriva. Il fit avec elle le compte de ce qu'il revenait, soit, 400 fr. ; mais lorsqu'il s'agit de lui solder cette somme, au lieu de la lui compter en argent, il lui dit qu'elle devait se rappeler et avoir reçu la moitié, et tira seulement 200 fr. du sac dont il était porteur.

La dame Ribault, soit qu'elle ne se rappelât pas avoir reçu cette somme, ou l'employé prétendant lui retourner, soit qu'en effet elle ne l'eût pas reçue, refusa de recevoir l'appât et déclara que celui-ci commettait une erreur. C'est homme alors, tira de sa poche un reçu signé du nom de Mme. Ribault, le lui présenta en lui demandant si elle le reconnaissait comme émanant d'elle, question à laquelle elle répondit que le reçu était faux, que la signature qu'il portait n'était pas la sienne, etc.

L'explication, calme d'abord, s'était bientôt montée sur le ton des récriminations, presque des menaces. Les choses en étaient là et la voix des deux interlocuteurs, en s'élevant jusqu'au diapason de la colère, avait attiré l'attention de la demoiselle Lebel, qui se trouvait dans sa chambre, peu éloignée, lorsque tout-à-coup cet individu se précipitant avec furie sur la dame Ribault, la frappa à coups redoublés sur la tête et à la poitrine d'un instrument tranchant dont il s'était armé sans qu'elle s'en fût aperçue. La malheureuse dame, renversée tout d'abord sur le parquet, baignée de son sang, perdit connaissance et n'aurait plus que continué à s'échapper sur elle et à la frapper.

En ce moment, la demoiselle Lebel, attirée par le retentissement sourd et précipité des coups, arriva dans la chambre à coucher où se commettait le crime : « Malheureux ! s'écria-t-elle. » Elle n'eut pas le temps de continuer. Le meurtrier abandonnant sa première proie, vint de se relever et de bondir jusqu'à elle ; de ses deux mains il lui avait saisi le cou, et leur pression était telle que bientôt la pauvre demoiselle, parvenue, ainsi que nous l'avons dit, à sa soixante-quatorzième année, expira étranglée, sous son étreinte, et tomba à côté de son amie sur le parquet, pour ne plus se relever.

Ce ne fut qu'entre minuit et une heure que l'attention de plusieurs personnes de la maison commença à être appelée par le tintement persistant de la sonnette. Après quelques moments d'hésitation, on reconnut que c'était de l'appartement des deux vieilles dames que venait le bruit. On ouvrit la porte, et l'on crut entendre distinctement les plaintes d'une voix mourante. On jeta alors la porte en de dans, et l'on trouva les deux malheureuses femmes gisant sur le parquet ; l'une morte, l'autre mourante.

On sait le reste. Le commissaire de police, M. Martinet, immédiatement appelé, recueillit de la bouche même de Mme. Ribault, à laquelle les soins intelligents des médecins renouaient quelque force, des renseignements sur le crime odieux dont elle et son infortunée compagne avaient été victimes.

C'est par suite de ces indications que le meurtrier, qui croyait son secret à jamais enseveli dans le silence de la mort, a été arrêté au moment où il se rendait, comme d'habitude à son bureau. Persuadé que ni l'une ni l'autre de ses victimes n'avait survécu à l'attentat, il se voyait étonné de se voyant arrêté. Il a feint d'ignorer le double meurtre de la rue Bourbon-le-Château, et ses premières réponses semblent indiquer qu'il se croit arrêté uniquement parce que la justice cherche un coupable parmi les personnes qui ont pu aller de temps à autre au domicile des victimes.

On lui a du reste laissé ignorer, jusqu'à ce moment, qu'une de ses deux victimes a survécu, et il reste soumis au secret le plus absolu.

#### DECES.

A la Rivière-du-Loup, (district des Trois-Rivières), le 24 janvier, à l'âge de 72 ans, M. Joseph Houde, ancien cultivateur généralement estimé.

Au même lieu, le 25 du mois dernier, après une maladie de quelques mois, à l'âge de 48 ans, dame Julie-Jane Durand, épouse de Charles-Édouard Gagnon, éc., notaire, et l'une des filles de feu le colonel Marie-François Durand, de Plattsburg, État de New-York.

En cette ville, vendredi, le 7 du courant, après six jours de maladie, dame Catherine Dany, veuve de feu Charles Raymond Fabre, écuier, à l'âge avancé de 71 ans.

#### ANNONCES.

#### BAUME DU DR. WISTAR.

Tu du *Démocrate* (Sag.) 22 Juin 1847.  
Il y a quelques jours, M. Eligh William de Sanford, se trouvant à notre office, nous pria de publier son témoignage en faveur du Baume de Cérus Sauvages du Dr. Wistar. Pendant l'automne de 1848, M. William fut attaqué d'un très mauvais rhume, qui, sans cependant l'empêcher de vaquer à ses occupations, le faisait beaucoup souffrir. Au mois de Mars suivant il fut forcé de garder la maison. Ayant entendu parler de quelques succès opérés par le Baume du Dr. Wistar, il résolut d'essayer ce remède. Il en prit quatre bouteilles, et éprouva un mieux considérable, qui le mit en état de pouvoir continuer ses occupations. M. William n'hésite pas à dire qu'il attribue sa guérison au Baume de Wistar, et il commande à ceux qui en font usage de continuer à en prendre et de compléter sur les salutaires effets de ce remède. Comme nous ne sommes point dans l'habitude de parler de médicaments, nous nous bornons à publier ce témoignage, à la requête de M. William.

ED. DEMOCRATE.

A vendre à Montréal, par Wm. Lyman et Cie, et par John Carter et Cie, rue St. Paul : aussi par Alfred Savage et J. Lyman et Cie, Place d'Armes.

#### HECTOR L. LANGEVIN.

##### AVOCAT.

BUREAU, coin des rues St. Vincent et Ste. Thérèse au-dessus de l'abbaye de la Minerve.

Montréal, 8 novembre 1850.



#### TRAUX PUBLICS.

DES OFFRES seront reçues jusqu'à LUNDI, le TROISIÈME jour de FÉVRIER prochain, pour les OUVRAGES de CHARPENTE du NOUVEAU PALAIS de JUSTICE, pour Montréal.

Le montant des contrats sera payé argent comptant au fur et à mesure que l'ouvrage avancera, moins la somme de 25 par cent qui